

La Honte

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

La Peur / Olivier Masson doit-il mourir ?, 2021

Chez d'autres éditeurs

ESSAIS

Retour à Baby-Loup. Contribution à une désescalade, Éditions Petra, 2017

Un théâtre sans absent, La Rumeur libre Éditions, 2022

ROMAN

Les Soucieux, Éditions du Rocher, 2020

THÉÂTRE

La Révolte des canuts, Éditions Libel, 2022

François Hien

La Honte

éditions

THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

© 2022, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-892-7 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Charlotte Cornic.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Honte*, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Avant-propos

Il a parfois été relevé comme problématique le fait que cette pièce ait été écrite par un homme, même par des gens qui l'appréciaient et la jugeaient politiquement irréprochable (ce qui, bien sûr, n'était pas le cas de tout le monde). N'était-ce pas le moment d'entendre la voix des femmes sur ce sujet ? N'était-ce pas se substituer à leur voix que de proposer un tel texte ?

J'ai souvent dit que cette pièce était une contribution d'homme sur un sujet dont il serait dangereux de considérer qu'il est un « sujet de femme ». Il faut bien que les hommes s'y mettent, disais-je. Mais entre la démarche d'écrire sur ce sujet et le fait d'occuper des scènes de théâtre pour faire entendre ce texte, l'impact est bien différent. Avec l'équipe qui montait cette pièce avec moi, il nous est progressivement apparu comme assez illégitime que je bénéficie d'une exposition publique sur un tel sujet. C'est l'une des raisons (pas la seule) qui nous ont fait renoncer à monter cette pièce. Ceci étant, je n'ai jamais empêché d'autres équipes de s'en emparer.

Publier la pièce est une démarche différente de celle de sa création scénique, qui met à disposition, comme une trace, un texte d'homme sur ce sujet, écrit pour l'essentiel à l'automne 2018, un an après le déclenchement de #metoo (bien que des modifications substantielles y aient été régulièrement apportées depuis, y compris juste avant le rendu de manuscrit, au printemps 2022).

L'histoire compliquée de cette pièce fait qu'il ne peut en exister de version écrite « canonique ». Certaines mises au plateau ont choisi de partir d'un certain état du texte, d'autres ont procédé à des choix différents. Ne l'ayant pas moi-même montée, mais en ayant vu plusieurs versions, je n'ai plus l'impression que cette pièce m'appartient. Elle m'échappe, et je ne ressens pas d'évidence à fixer telle version plutôt que telle autre.

Si la pièce a tant de mal à se fixer, je crois que cela tient aussi à son caractère *problématique*. Oui, cette pièce pose problème. Pas à tout le monde, pas toujours pour les mêmes raisons, et ces difficultés ne sont pas solubles de manière univoque. Selon la gêne ressentie, les solutions apportées par les différentes équipes n'ont pas été les mêmes.

Pour éclairer ce point, j'ai proposé à l'autrice Pauline Sales, qui a créé sur scène le personnage de Clémence, dans la version de Jean-Christophe Blondel, d'écrire un témoignage sur son parcours avec le rôle, qu'on trouvera en page 169.

La pièce intégrale dure 4 h 30, jouée à un bon rythme. Je ne l'ai vue montée ainsi qu'une seule fois, dans une très belle version. Toutes les autres tentatives ont proposé des coupes, qui furent autant de choix d'angle d'interprétation de la pièce.

Au-delà de sa longueur, on peut considérer que la pièce est déséquilibrée par un problème structurel, que j'explique en annexe. J'ai fini par imaginer une façon possible de le résoudre, qui suppose l'invention d'un nouveau personnage. Cette version n'a jamais été jouée. J'ai tenu à la placer dans ce volume, comme une variante possible. J'ai également ajouté une autre variante qui, bien que peu spectaculaire, modifie substantiellement le sens général de la pièce et constitue sans doute ma version préférée de *La Honte*.

Comme pour mes autres textes publiés, j'ai réintroduit des passages que le travail en équipe avait fait disparaître, pour des questions de rythme. La version publiée ici est une version maximale, dans laquelle il ne faudrait pas hésiter à couper, une vaste matière à jouer, d'où une nouvelle équipe pourrait extraire la possibilité d'une certaine pièce, qui n'aurait encore jamais existé sous cette forme précise. Que l'on se sente libre d'en faire surgir de nouveaux effets de sens.

François Hien

Cette pièce sur la honte peut et doit être performative. J'imagine les spectateurs disposés en cercle, autour d'un espace de jeu qui n'a besoin d'aucun décor ou accessoire. Une arène. Une disposition où la honte prend corps, littéralement.

Je crois qu'il est préférable que les interprètes soient du genre de leur rôle, et qu'ils en aient à peu près l'âge.

Personnages

LOUIS WORMS (environ 55 ans)

GÉRALDINE RUBEN (environ 25 ans), une étudiante

CLÉMENCE GRISOU (environ 55 ans) } des professeurs d'université
MATHIEU LUZIRO (environ 40 ans) }

LINA BLOOM (environ 30 ans), une escort girl

une personne du public

Scènes

Louis

L'audition de Géraldine Ruben

L'audition de Louis Worms

(Entracte)

Clémence

Les plaidoeries

Lina

Géraldine

Louis

Un salon. Deux fauteuils.

Géraldine est assise sur l'un d'entre eux. Elle attend, immobile.

Debout, Louis s'adresse au public.

LOUIS.- Je suis à la cuisine. Pour chercher d'autres glaçons. Je lui ai demandé si elle voulait un nouveau verre – du porto, je n'ai que ça ; elle a dit oui.

Ça m'a surpris. Je ne pensais pas qu'elle voudrait boire davantage. Elle a bu le premier assez vite, aussi vite que moi. Je croyais que c'était pour se donner une contenance. J'étais gêné d'avouer que j'en voulais un deuxième. Qu'elle puisse se dire que je buvais trop.

...

Je bois trop. Pas beaucoup trop, je ne suis jamais ivre. Mais c'est tous les soirs.

Vers dix-neuf ou vingt heures, je sens le manque, il me faut le premier verre.

Est-ce que c'est être alcoolique ? Je ne bois pas par plaisir, c'est certain. Mais il n'y a plus grand-chose que je fasse par plaisir.

C'est la légèreté que je cherche, je crois. Avec l'âge, l'attraction terrestre s'accroît. Tout pèse un peu plus. L'alcool refait flotter les choses. C'est comme ça que je le vois.

Et je me sens lourd, ce soir, avec Géraldine. Lourd et vieux.

...

Que je vous explique : elle est venue pour sa thèse. Elle est un peu à la bourre. Le rendu intermédiaire est pour dans deux jours, je suis son directeur de thèse, elle a besoin de conseils. Elle m'a appelé pour me demander qu'on se voie demain, à la fac. Mais demain je suis en déplacement. Pour un colloque.

Rien de prestigieux. Un de ces colloques où pas un intervenant n'écoute les autres. On y va pour gonfler ses rapports d'activité.

Donc, je ne suis pas libre demain, et pour parler avec elle de son rendu intermédiaire, je n'ai que ce soir, là, maintenant. Aucune envie de me déplacer en ville. Et puis après tout, c'est elle qui s'est mise en retard. Bref, je lui ai dit de venir à la maison.

Ma femme est en déplacement. Un colloque elle aussi. Un bien, par contre. Pas un colloque de complaisance, comme moi. Brillante, ma femme. Elle n'a jamais eu à freiner sa carrière ou quoi que ce soit. Tâches ménagères strictement partagées. Notre fils, je ne vais pas vous mentir, elle s'en est sans doute un peu plus occupée les toutes premières années, mais pas longtemps, et après je pense m'être bien rattrapé. Je dis ça parce que j'en connais des collègues progressistes, que ça ne dérange pas que leur femme cesse toute activité pour gérer l'intendance.

En tout cas, elle n'est pas là. Et quand j'ai proposé à Géraldine de venir à la maison, je ne sais plus si je me le suis dit, que ma femme n'était pas là, que nous serions seuls elle et moi, je ne crois pas me l'être dit comme une chose qui avait de l'importance, et c'est tout à coup, dans la cuisine, en me servant le deuxième porto, que j'ai pensé : je suis seul avec cette étudiante, chez moi, nous sommes en train de boire, elle s'est apprêtée pour cette rencontre... Et s'il se passait quelque chose ?

Et je vous jure – ça semblera peut-être dur à croire, mais je vous le jure ! – que ça ne m'était pas venu à l'esprit avant. On se débranche de ce genre de pensées, avec l'âge. Depuis plusieurs années maintenant, je n'ai plus fait l'amour qu'avec ma femme. Et pas si souvent. Le champ de l'ambigu s'est réduit.

Mais elle, est-ce qu'elle y avait pensé ?

C'est à ce moment-là que j'ai remarqué sa tenue – en fait, non, je l'avais remarquée avant, mais disons que je n'en avais rien pensé ; c'est à ce moment-là que je me suis autorisé à penser quelque chose de sa tenue. Différente de d'habitude. Rien à voir avec ses vêtements de l'université. Pas affriolante, non, mais sensiblement différente. Assez pour envoyer un signe. Et si c'était pour me séduire ?

...

Incongru, me direz-vous. Elle a trente ans de moins que moi. Je ne suis plus très beau, si jamais je l'ai été. Mais j'ai séduit, pas mal, à une époque, pas si lointaine.

Et puis de toute façon, j'ai renoncé à savoir ce qui de moi plaisait aux femmes. Ce n'est jamais par là où je me voulais séduisant que je les ai séduites.

Je parle comme s'il y en avait eu par pelletées, mais pas du tout, je n'ai jamais été un don Juan. Enfin j'ai reçu ma part de bonheur et de plaisir, tout de même. Plus que la moyenne, je dirais. Oui, très certainement plus

que la moyenne. Il y a tant de gens qui ne font jamais l'amour. Et puis il y a ceux qui n'ont qu'un seul partenaire, toute leur vie. Moi, je ne sais pas, je dois être autour de la trentaine. Sur près de quarante ans de vie sexuelle, ce n'est pas incroyable. Ça fait moins d'une par an. Bon, il y a eu beaucoup d'années où j'ai été fidèle à ma femme. Donc les trente femmes, je les ai en majorité connues sur une période courte. Ça ne fait pas de moi un don Juan, mais quelqu'un qui connaît un peu ces choses-là.

Donc si vous voulez, que je puisse plaire à Géraldine, ma doctorante, oui, c'est surprenant, bien sûr. Mais toute ma vie, plaire à une femme, ce fut toujours surprenant, inattendu. Et j'ai fini par me dire que, aussi surprenant que ça puisse être, c'est quelque chose qui peut arriver. Puisque c'est déjà arrivé.

...

Et puis il y a autre chose, tant que j'y suis à réfléchir là-dessus : la raison pour laquelle Géraldine est venue a tout du prétexte. Sa thèse. Elle m'avait dit qu'elle avait besoin de moi. Mais elle s'en sort très bien. Elle avait très peu de questions à me poser. Et ce n'était que des questions dont il me semblait qu'elle avait déjà la réponse. Rien qui justifie le fait qu'on se voie en urgence, un soir, chez moi.

Ça fait beaucoup, non ? La tenue. Le porto. Le prétexte pour venir en soirée. Ça ne prouve rien, mais ça commence à faire pas mal.

Donc je reviens de la cuisine, les deux verres de porto à la main, et tout a changé. Cette simple pensée que j'ai eue a bouleversé l'idée que je me faisais de la scène. Peut-être que je me trompe. Mais peut-être que j'ai vu juste. (*Il devient fébrile.*) Et bon Dieu, si j'ai vu juste, je ne veux pas passer à côté. Parce que – comment vous dire – j'en ai besoin, je crois, d'une surprise comme celle-là. Je vis une période étrange. Long à expliquer. Géraldine attend. Je ne sais pas ce qu'elle attend, mais elle attend. Ça commence à faire long. Il ne faudrait pas qu'elle change d'avis. Tout a changé, là, tout a changé.

(à Géraldine, en allant vers elle) Voilà. Tu me dis si je les ai trop remplis.

GÉRALDINE.- Non, ça va.

LOUIS.- Excuse-moi, j'ai un doute tout à coup. On se tutoyait avant que j'aille à la cuisine ? Je viens de dire tu, là.

GÉRALDINE.- Non. On se disait vous.

LOUIS.- C'est bizarre. En te tendant le verre, le « tu » est venu comme un réflexe. Qu'est-ce qu'on fait ? Ça te dérange ?

GÉRALDINE.- Comme vous voulez.

LOUIS.- Il faut en faire autant alors.

GÉRALDINE.- D'accord.

Silence. Ils boivent.

LOUIS.- On en a fini concernant ta thèse ?

GÉRALDINE.- Je vous ai posé toutes les questions que j'avais.

LOUIS.- Je t'ai posé.

GÉRALDINE.- Vous m'avez posé quoi ?

LOUIS.- Il faut me dire : je t'ai posé. Tu as dit : je vous ai posé.

GÉRALDINE.- Ah oui. Je t'ai posé toutes les questions que j'avais.

LOUIS.- Finalement, il n'y avait pas grand-chose. Tu es sûre de n'avoir rien oublié ?

GÉRALDINE.- Oui. Elles étaient dérisoires, mes questions ?

LOUIS.- Non. Mais... c'est vraiment pour ces questions que tu es venue ?

GÉRALDINE.- Oui oui. Ce n'était pas des questions absurdes, si ?

LOUIS.- Non. Il me semble qu'elles auraient pu attendre une semaine, mais c'était des questions pertinentes. Très pertinentes. Comme toujours d'ailleurs.

GÉRALDINE.- Vous m'en voulez de vous avoir dérangé pour si peu ?

LOUIS.- Pas du tout, je t'en veux de continuer à me vouvoyer.

GÉRALDINE.- Désolée.

LOUIS.- Bon. Il faut qu'on trouve autre chose à se dire alors.

GÉRALDINE.- Pourquoi ?

LOUIS.- Je veux dire, on a chacun un verre à finir, on n'a plus rien à se dire concernant ta thèse, il faut trouver d'autres sujets.

GÉRALDINE.- Je peux boire vite, si vous préférez.

LOUIS.- Non, je plaisante. ... Si tu préfères. ... Tu as dit, si vous préférez.

GÉRALDINE.- Ah oui. ... Tu as d'autres doctorants en ce moment ?

LOUIS.- Trois autres. Ça ne te dérange pas ?

GÉRALDINE.- Comment ça ?

LOUIS.- Je me souviens, quand je faisais ma thèse, ça me rendait jaloux que mon directeur ait d'autres doctorants. Je me disais qu'ils devaient être plus brillants que moi. J'aurais voulu qu'il n'ait personne à qui me comparer. Ça ne te fait pas ça ?

GÉRALDINE.- Un peu.

LOUIS.- Ça te rend jalouse que j'aie d'autres doctorants ?

GÉRALDINE.- Pas vraiment, mais je me dis que je dois être la plus à la bourre.

LOUIS.- En tout cas, tu n'es pas la plus nulle. Ni la plus sotté.

GÉRALDINE.- Merci.

LOUIS.- ...

Excuse-moi, ça pouvait paraître un peu condescendant. C'était une litote pour dire que tu es sans doute la plus intelligente de mes doctorantes. Celle que j'ai le plus de plaisir à accompagner, en tout cas.

GÉRALDINE.- Ce n'est pas la même chose. La plus intelligente, et celle que tu as plaisir à suivre.

LOUIS.- Ça peut se recouper. Moi je prends plaisir à l'intelligence des femmes. Pas toi ?

GÉRALDINE.- Plaisir à l'intelligence des femmes ?

LOUIS.- Des hommes.

GÉRALDINE.- Oui. Enfin, je sais pas. Plaisir sur quel plan ?

LOUIS.- Celui que tu veux.

GÉRALDINE.- C'est agréable d'entendre quelqu'un d'intelligent. J'aime beaucoup t'écouter en cours, par exemple. On sent une intelligence qui se cherche. Tout n'est pas là d'avance. Ça hésite un peu. C'est ce qui rend le cours vivant. Pas aussi brillant que d'autres, mais plus fin. Une